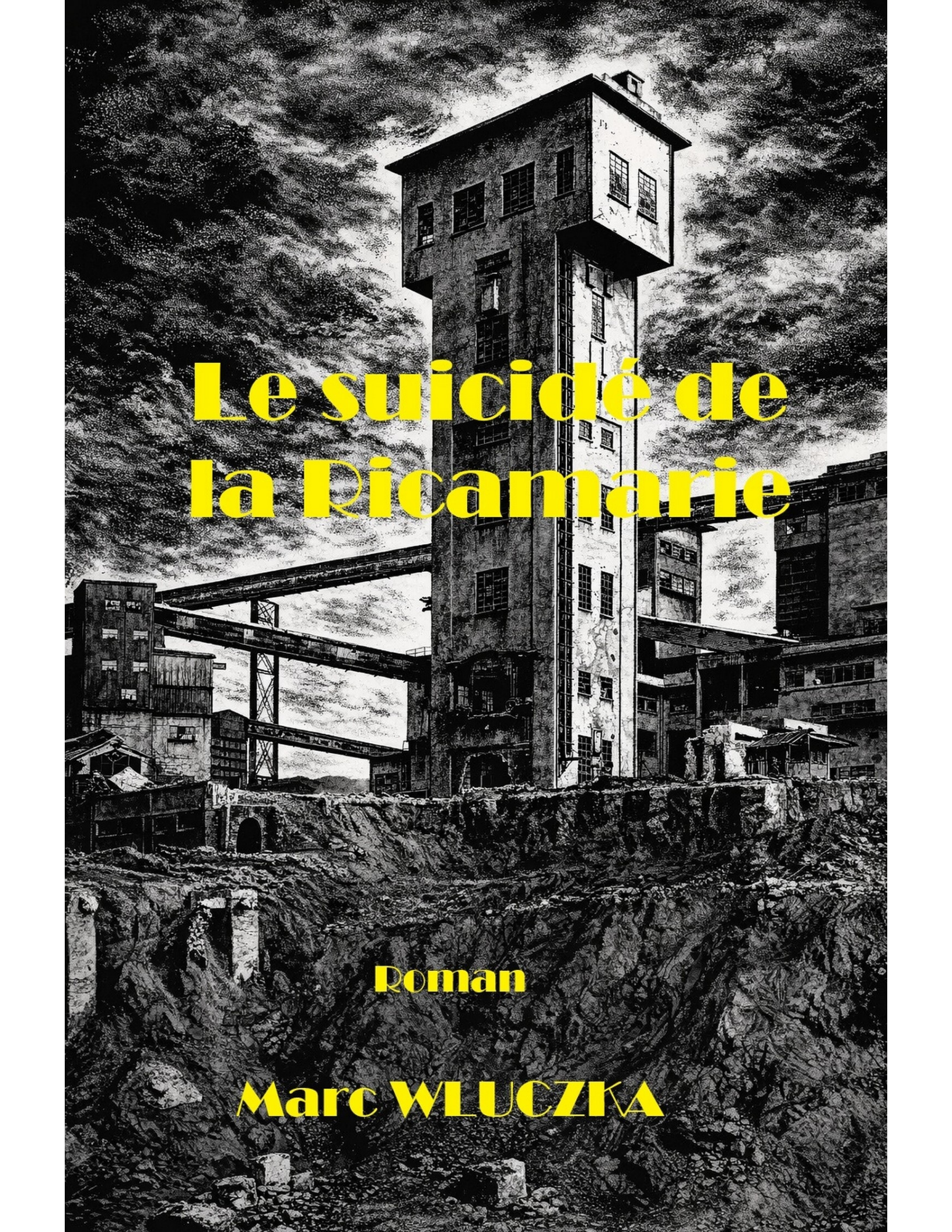




Le suicide de la Ricamarie

Roman

Marc WLUCZKA

Marc Wluczka

Le Suicidé de la Ricamarie

© Marc Wluczka, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0422-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« *Suis-je le gardien de mon frère ?* »
Genèse 4.9

PROLOGUE

Le Puits Pigeot, Jeudi 12 juin 1947

La sirène hurlait et son cri strident assourdissait les hommes rassemblés sur le carreau. Le ciel était d'un bleu éclatant, sans autres nuages que les fumées des usines qui s'élevaient autour en volutes épaisses et noires. On aurait dit qu'un froid glacial les transperçait tous, bien qu'il n'y ait pas un souffle de vent et qu'il fasse très chaud en ce jour de printemps. Ils commencèrent à se regarder, hébétés. Puis ce fut une ruée vers le puits, accompagnée d'une série de cris où le polonais et l'italien se mêlaient au français et à l'espagnol.

Quant à l'homme, il était encore en tenue lorsqu'à une dizaine de mètres de l'ascenseur, il se figea en entendant la sirène. Il se retourna prestement et se précipita vers la cage dont il venait à peine de sortir. Sa figure était noire, le charbon et la sueur mêlés y avaient déposé une couche de crasse qui débordait vers le cou, les oreilles et les cheveux. Il lâcha son baluchon et rajusta son casque. Devant la grille, il reconnut le contremaître Faurisson, appuyé sur un madrier, qui scrutait le gouffre.

— Alors, il vient ce putain d'ascenseur ! cria celui-ci d'une voix rauque.

Se retournant, Faurisson toisa le jeune homme qui guettait un ordre. Si son visage n'avait pas été rendu inexpressif par le noir de charbon, il aurait pu y lire une affreuse angoisse. Mais il ne vit que les yeux bleus très clairs, et plissés, comme deux lacs en mouvement.

— Toi, le polak, tu peux descendre avec l'équipe ?

— Qu'est-ce qu'il y a eu chef, murmura-t-il ?

La réponse se perdit dans la vaste clameur de la foule qui arrivait. L'homme n'insista pas et se prépara. Il épousseta ses vêtements, resserra sa ceinture et se mit dans un coin, à l'affut d'une nouvelle ou d'une demande de volontaires. En lui-même il pensait que Tadeusz était en bas avec les autres. Il pria silencieusement.

Après une course folle, l'ascenseur arriva à 700 mètres sous terre et les dix

hommes de la première équipe sortirent prudemment. La galerie était complètement sombre, seules leurs lampes éclairaient les voûtes d'une vague lueur qui ne se prolongeait guère qu'à cinq ou six mètres, juste avant le premier coude. Il n'y avait aucun bruit. Ils retinrent leurs respirations, mais n'entendant décidément rien, s'avancèrent alors à pas mesurés devant eux dans la gueule béante.

À la droite de l'homme, Chouvelon, un quadragénaire épais et tassé, renifla longuement, puis lâcha entre ses lèvres :

— poussier...

Les autres comprirent instantanément. Ils accélérèrent leur marche en avant et se retrouvèrent au bout de cent mètres nez à nez avec un amoncellement de débris. Le rail s'enfonçait tout droit sous une masse de rocaille, d'où émergeaient quelques fils et une poutre d'étais, coupée net. Faurisson, d'un tour circulaire de sa lampe, jaugea l'obturation et se rendit compte qu'elle n'allait pas tout à fait jusqu'au plafond, il s'en fallait de quelques trente centimètres. Il soupira, prenant espoir, et tendit l'oreille. Aucune voix, aucun son ne lui parvint. Les mains en porte-voix, il se mit alors à crier :

— Ohé là-dedans ! il y a quelqu'un ?

Dix souffles s'arrêtèrent. Loin, très loin, une exclamation se fit entendre.

— Ici...

— Piju¹ c'est toi ? hurla Faurisson...

— ... moi. Vite, répondit la voix.

Les dix hommes se mirent au travail, dégageant l'entrée, bientôt rejoints par beaucoup d'autres.

Tadeusz gisait en travers du rail, mort, la figure pleine de sang. Il avait une énorme plaie sur le front et son casque avait volé au loin, découvrant ses cheveux blonds. Ses bras en croix et ses jambes jointes lui donnaient une étrange allure christique.

L'homme entendait la rumeur, au loin, et aussi les bruits sourds des pics,

dégageant encore quelques caillasses. Un brancard passa.

— Il est mort ? interrogea l'un des porteurs.

L'homme fit un signe de tête. Puis il se mit à réfléchir à la situation. Les autres étaient au moins cinquante mètres plus loin et l'explosion avait eu lieu de l'autre côté du groupe. Tadeusz n'avait aucune brûlure, et ne portait aucune autre blessure que celle, mortelle, qui lui enfonçait le front.

Pensif, il se retourna avant de s'agenouiller pour pleurer. Puis il se releva et fit un signe de croix.

CHAPITRE 1

LA RICAMARIE, 12, Rue Griffuelhes

Lundi 15 Novembre 1982,

5H du matin

— Mais ça pue le gaz ? s'exclama la vieille en se levant. Elle se retint instinctivement d'allumer la lumière.

Vêtue de sa seule robe de chambre elle sortit sur le palier. En face, la porte beige semblait l'appeler. Elle y alla et frappa. Aucune réponse ; elle frappa à nouveau, puis se rendit compte que c'était de là que venait l'odeur. Elle réfléchit rapidement. S'il était arrivé quelque chose, il ne fallait surtout pas aggraver la situation par un énervement intempestif. D'abord descendre, réveiller Monsieur Celle, – *NE PAS SONNER !* – seulement frapper. Et s'il allumait la lumière lui, ce serait pareil ? Une idée lui vint. Elle descendit quatre à quatre l'escalier et se retrouva dans la rue. Il faisait à peine jour, la rue était déserte, à l'exception d'un trolleybus presque vide qui passa dans un bruit assourdi.

La vieille se mit à taper sur le volet de toutes ses forces. L'air glacial la transperça et elle se mit à claquer des dents et à trembler de tous ses membres.

À l'intérieur, Celle entendait au loin une galopade qui se rapprochait de plus en plus, puis le galop devint martellement et il entrouvrit les yeux. Sa chambre était noyée dans une pénombre tranquille, tout lui sembla calme, quand il avisa enfin la réalité de ces coups insupportables.

— Qu'est-ce que c'est ? dit-il.

Il ne reçut aucune réponse. Son esprit encore embrumé par le sommeil mit quelques secondes à comprendre que c'était de dehors qu'on frappait ainsi. Il s'assit sur le rebord du lit avec difficulté, toussa une longue quinte dès qu'il fut relevé, cracha dans son mouchoir et prit une longue inspiration mouillée.

— Qu'est-ce que c'est ? dit-il encore, plus haut cette fois.

— C'est la mère Chamblas. Allumez point votre lampe !

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Allumez point votre lampe, je vous dis ! Le gaz...

Le gaz... Effectivement, maintenant que ce mot avait éclairé son esprit, une lointaine réminiscence lui éclatait soudain à la figure. Le père Celle, tendant le nez, sentait ou croyait sentir. Son odorat s'était bien atténué depuis l'époque où sentir le grisou était une question de vie ou de mort, mais certaines odeurs, les chimiques surtout, ne lui échappaient jamais. Et celle-là moins que les autres...

Il passa rapidement un gros gilet de laine verte, le dernier que sa fille lui avait tricoté, et à tâtons, il entra dans le couloir de son appartement, totalement plongé dans le noir.

Il trébucha contre l'écuelle du chat, puis, voulant se ressaisir, sa main gauche fit tomber le courrier posé sur la tablette de l'entrée. Il lâcha un juron. En tâtonnant, sa main droite saisit la poignée de la porte. Il tira le loquet et ouvrit. Mme Chamblas, grelottante, était devant lui.

— Mais dans quel état vous êtes ? s'étonna-t-il ?

— C'est rien. Le froid. Mais là-haut : vous sentez pas le gaz ?

— Si, si, ça sent bien. C'est d'chez le Pangaud que ça vient ?

— Je crois. Vous montez ?

Sans répondre, Celle passa en premier et commença à gravir l'escalier en soufflant de plus en plus fort. Arrivé au terme de la dizaine de marches, il s'accouda à la rampe et reprit longuement son souffle. Puis il avala sa salive, prit une profonde inspiration et, raclant sa gorge, cracha un énorme glaviot noirâtre dans son mouchoir. La vieille pensa à son mari, mort il y a deux ans, et s'efforça de ne pas imaginer ce que Celle ressentait.

Celui-ci, qui s'était repris, avança d'un pas lourd vers la porte. Son gros corps masquait totalement la partie inférieure de la porte. Il tourna violement la poignée d'une main, en cognant de l'autre.

— Ouvrez Pangaud ! C'est m'sieur Celle, vous m'entendez...

Seul un silence, rompu par le passage en bas d'une mobylette, leur répondit. L'odeur de gaz était maintenant insupportable.

— On devrait prévenir les pompiers, avança la vieille, des fois qu'il serait pas bien ou autre chose...

— Oui, oui, dit Celle.

En lui-même, rien qu'à l'intensité de l'odeur, il se représentait ce que devait être la concentration de gaz à l'intérieur. La pensée d'un imbécile quelconque entrant et allumant la minuterie le fit frémir. Il se décida à prendre la vieille par le coude et à prendre le chemin inverse vers le rez-de-chaussée. Arrivé devant sa porte, il l'entrouvrit et murmura entre ses lèvres :

— Le chat ! le laissez pas sortir ! puis il referma la porte derrière la vieille.

— On téléphone de chez vous ? dit-elle, une fois entrée.

— Pas question, ça pourrait aussi faire étincelle.

— Alors à la cabine, au coin de la rue !

Il opina et sans dire un mot de plus, il sortit puis ouvrit la porte palière de l'immeuble. Le froid le saisit. Suivi de la femme, il marcha en tenant le col de sa laine en direction de la cabine. Il y avait une petite montée pour y arriver et au sommet, la brume s'étendait en une mince nappe qui enveloppait discrètement toutes choses.

Un trolleybus les croisa, qui redescendait vers Saint-Etienne. Il irradiait un peu de lumière. Le couple y aperçut une quinzaine de personnes, mornes et résignées, assises sur les fauteuils, occupées à somnoler ou à lire leur journal. Aucun d'entre eux ne leva la tête. À mi-chemin de la montée en pente douce qui menait à la cabine téléphonique, Celle s'arrêta et s'appuyant d'une main contre le mur, il reprit longuement sa respiration. Il cracha encore sur le pavé une tulipe noire et gluante.

Mme Chamblas, qui s'était arrêtée, le regardait à la dérobée en redoublant de tremblements. Elle évita le crachat et continua à petits pas vers la cabine. Celle y entra et se mit à jurer.